

Fiorile de Vittorio et Paolo Taviani

Philippe Elhem

Numéro 68-69, septembre–octobre 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22721ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Elhem, P. (1993). Compte rendu de [*Fiorile* de Vittorio et Paolo Taviani]. *24 images*, (68-69), 68–68.

FIORILE DE VITTORIO ET PAOLO TAVIANI

Le dogmatique et très déplaisant *Good Morning Babilonia*, l'académique et assoupissant *Le soleil même la nuit* ont marqué, ces dernières années et assez nettement, les limites de l'inspiration des Taviani hors de leur terrain cinématographique de prédilection: celui du conte, de la légende. À ce titre, *Kaos* pourrait bien constituer le véritable sommet d'une œuvre qui (me semble-t-il, ayant eu l'occa-

sion de revoir dernièrement quelques films qui furent très célébrés en leur temps) vieillit assez mal. *Fiorile* renoue avec cette veine, qui nous raconte le destin d'une famille, de la Révolution française à nos jours, à travers de petites histoires (en fait de véritables sketches) reliées entre elles classiquement par un fil (c'est le cas de le dire) conducteur. Malheureusement, à part le premier épisode où l'Histoire avec

un grand H (les soldats de la Révolution française lancés dans leur campagne italienne) croise la petite histoire (une famille qui va s'appropriier l'or des militaires et dont le destin bascule) dans cette fusion mythique qui faisait le charme de *La nuit de San Lorenzo*, jamais *Fiorile* ne trouve véritablement son assise et son rythme.

En fait, on a un peu le sentiment qu'aucune réelle nécessité n'est à la base du projet. Si *Fiorile* est un film correctement écrit (chaque petite histoire se referme sur elle-même tout en rebondissant dans la suivante), la lourdeur générale de la mise en scène ne cesse de dénoncer la vacuité de l'entreprise et atteint bien souvent des sommets de redondances (cf. la scène de l'empoisonnement par les champignons) qui prêteraient à rire si, finalement, l'on n'était pas un peu triste de voir à quoi en sont réduits des cinéastes qui ont tout de même beaucoup compté, il n'y a pas si longtemps de cela. À ce titre, *Fiorile* fait symptôme. Il tendrait à démontrer que des auteurs que l'on pouvait penser comme éthiquement les plus éloignés des nouvelles mœurs cinématographiques finissent tout de même par s'y plier. Car que retiendra-t-on de *Fiorile*? Rien d'autre, j'ai bien peur, que l'insistance publicitaire avec laquelle les deux frères filment sous tous les angles la voiture d'où nous est raconté le destin trop prévisible de la famille Benedetti... ■

PHILIPPE EHEM

Michael Vartan et Galatea Ranzi.



LATCHO DROM DE TONY GATLIF

Tony Gatlif, qui est lui-même Gitan, a choisi de retracer pour nous la route historique des Gitans, de l'Inde jusqu'en Espagne. Et de le faire uniquement par le biais de leur musique. Dès le départ, on peut craindre le pire: se trouver en présence d'une simple approche folklorique. Mais, très vite, ces craintes s'estompent et le film impose sa démarche risquée qui apparaît comme la seule possible puisque cette histoire n'est pas documentée et

qu'elle ne se trouve pas dans les livres. Successivement, on passe donc simplement de l'Inde à la Turquie, la Grèce, la Roumanie, la Hongrie, l'Allemagne, la France ou l'Espagne, sans qu'ils ne soient clairement identifiés, si ce n'est par la langue, pour effectuer un saisissant voyage ethno-musical, rencontrer des gens qui portent en eux toute la mémoire de leur peuple dispersé aux quatre vents et entendre leur musique qui prolonge cette

mémoire marquée au fer rouge de la haine et du rejet.

Tout le film est traversé par une pudeur qui leur fait honneur, telle cette évocation discrète mais combien poignante des camps de concentration qu'ils ont connus tout autant que les juifs. Ne disposant d'aucune infrastructure, ils n'ont pu négocier leur drame ni même en faire connaître l'ampleur, ni capitaliser sur leur douleur: ils n'ont plus que des traces de